

Verbatim du débat à Tunis entre Tariq Ramadan et l'universitaire sénégalais Bakry Sambe sur le thème

«RELIGIONS ET EXTREMISMES: LE DEBAT A NE PAS ESQUIVER»

Tariq RAMADAN:

Je suis très content d'être ici aujourd'hui, à l'invitation d'Enda. C'est une organisation que je connais depuis très longtemps. Les premières fois que j'ai eu à venir au Sénégal pour des projets humanitaires, j'étais en contact avec l'organisation, et je salue la longévité et le sérieux du travail.

La thématique d'aujourd'hui est un sujet qu'il faut vraiment regarder en face, et vis-à-vis duquel il faut particulièrement être sérieux, eu égard à ce qui a été mis en évidence (la situation au Nord-Mali), sans simplisme, sans naïveté et avec détermination.

C'est un sujet qu'il faut vraiment considérer comme déterminant, en particulier parce que nous sommes en Tunisie, et vous savez qu'en Tunisie comme en Egypte, vous avez maintenant des mouvements -mais ce n'est pas nouveau, on en a eu en Afghanistan, on les a depuis les années 70- qui se revendiquent de l'islam et qui ont sur le champ politique une intervention violente et, sur le champ strictement théologique ou légal, une interprétation extrême, voire littéraliste. Nous y reviendrons.

Donc, il faut prendre ce sujet très au sérieux. Je suis content qu'on puisse le faire maintenant. Je vais essayer d'apporter un certain nombre d'éléments, car dans une intervention de 30 à 40 minutes, il est impossible d'aller au fond de l'ensemble des questions; mais, ce qui m'intéresse, c'est que, dans nos échanges, nous puissions aller plus loin.

Tout à l'heure, il a été fait référence au Colloque international des musulmans de l'espace francophone, qui se tient maintenant depuis 13 ans. Il a commencé en 2000 et il en est à sa 7<sup>e</sup> édition, qui aura lieu à Dakar, cette année, du 23 au 26 août, et qui est une réflexion sur tout ce qui est en train de se passer maintenant, à partir de l'expérience des pays francophones, mais, bien entendu, à partir des expériences de l'époque contemporaine. Y sont attendues des personnes en provenance de l'ensemble du monde francophone (Canada, Europe, toute la région africaine -Sud-Sahara et Africaine du Nord-, Asie francophone, pour la première fois), et l'on va parler de ce sujet-là. Si cela vous intéresse, vous pouvez le trouver sur le site du CIMEF, ou directement sur mon site: [tariqramadan.com@infonet.cimef](mailto:tariqramadan.com@infonet.cimef).

Je voudrais vraiment être synthétique, pour vous donner la parole. La première des choses est une position de principe. Je commence par là parce que certains -il faut le répéter- ont une surdité aux propos que je tiens, ce qui m'amène à faire de la médication élémentaire à la surdité, c'est-à-dire répéter avec insistance.

Donc, il faut qu'on soit extrêmement clair sur les interprétations d'un certain nombre de courants qui consistent à venir littéralement sur les sources -le Coran et la tradition du Prophète- et qui appliquent littéralement ces textes en passant par la répression, l'application des peines, l'oppression d'époque au nom de la référence musulmane, qui font qu'on prend une position extrêmement claire. Je l'ai fait à l'époque, dans les années 80, à propos de ce qui se passait en Egypte, puis de ce qui se passait dans le monde musulman, ensuite de ce qui se passait en Afghanistan, puis de ce qui se passait et qui se passe encore dans des régions subsahariennes, en particulier au Nord-Mali

Il faut qu'on prenne une position claire de refus et de condamnation de ces pratiques-là, en disant que, là, nous ne sommes pas dans la diversité interprétative et que nous sommes dans la trahison même de la norme fondamentale.

L'application, telle qu'elle s'est faite et telle qu'elle se fait, n'est absolument pas une fidélité aux principes de l'islam, qui suppose et exige d'abord un principe de justice et d'égalité: l'islam ne s'applique pas par la punition; il s'applique par la justice et la libération. Mais c'est là une position dont j'aimerais que vous l'entendiez au début de mon propos. Parce que, après, on va me dire: «Oui, mais là, vous n'avez pas été clair». J'espère que c'est clair.

Maintenant, j'en viens aux trois points préliminaires de mon propos d'aujourd'hui, en mettant en évidence qu'il faut qu'on comprenne que, dans ce qui concerne l'islam politique, comme la référence à l'islam en tant que référence religieuse, nous sommes aujourd'hui dans l'ordre de la diversité et qu'il y a une diversité de positionnements politiques, de compréhensions politiques, qui va en des termes que l'on connaît dans les référents occidentaux, mais qui va dans ce qui nous concerne, si j'utilise la terminologie à partir du référent islamique, qui va du littéralisme à toute la dimension réformiste et du renouveau de la pensée. La pensée politique est sur tout cet éventail-là. Donc, on a ce qui s'appelle une diversité acceptée en islam et une diversité acceptée dans les courants politiques.

Il faut d'abord qu'on se mette d'accord sur la diversité; il faut la reconnaître. Parce que beaucoup de musulmans et de musulmans, en particulier dans les sociétés où l'on a fait face à la dictature, ont toujours pensé, face à l'ennemi, qu'il faut montrer un front commun, et on a souvent mis en avant l'unité des musulmans en ne sachant pas gérer la diversité des courants. C'est là un grand problème.

Par exemple, ce matin, on avait une conférence, et quelqu'un nous disait, dans le rapport entre les musulmans et les courants laïcs: «En Angleterre, on a réussi quelque chose d'extraordinaire: c'est le mouvement contre la guerre». Il s'agit donc d'une mobilisation transversale. Mais la force de ce mouvement cachait autre chose qu'il faut regarder en face: c'est que la force d'un mouvement contre ne dit pas la capacité de gérer la diversité pour quelque chose. On est passé de "contre la guerre ensemble", à "qu'est-ce qu'on fait ensemble, pourquoi?". Et là, c'est plus dur. Beaucoup plus dur.

Dans la pensée musulmane, dans la vision fantasmée de l'Occident, parfois manipulatrice de tout et de rien, on s'est dit: «Il ne faut pas parler de nos diversités parce que cela va donner l'impression que nous sommes divisés; et l'on fait corps autour de l'islam comme référent». Ça va, quand on se sent attaqué; mais ça ne peut pas être un projet de vivre la diversité de la pensée musulmane.

C'est un vrai déficit: le déficit de la gestion positive de la diversité et non pas de l'unité défensive de la umma. Vous voyez la différence? Là, on est déjà dans un vrai problème psychologique.

Et l'on se dit: «Ce qu'il faut que nous parvenions à faire aujourd'hui, c'est la gestion positive de la diversité, parce que, tant qu'on n'y arrivera pas, elle sera effectivement une illustration de l'adage qui dit : «La force d'une chaîne se mesure à son chaînon le plus faible». Votre chaîne peut avoir toute la force qu'il faut, mais si elle a un chaînon faible, c'est là qu'elle va se briser.

Dans la pensée musulmane contemporaine, c'est exactement cela. Regardez ce qui se passe au Moyen-Orient: les divisions entre chiites et sunnites, les divisions à l'intérieur des courants sunnites, les divisions à l'intérieur des courants chiites, et c'est un éclatement. Parce qu'on peut se présenter uni contre quelqu'un ou contre quelque chose, mais on ne gère pas la diversité pour un projet. On ne sait pas gérer. Pour gérer la diversité, il faut qu'on mette des conditions claires.

Personnellement, je suis pour une philosophie du pluralisme, je milite pour cela, mais avec de la clarté, à partir d'un certain moment. Quand certaines actions sont faites au nom de l'islam, je dois, en tant que musulman, me lever et dire: «Non, ceci n'est pas de la diversité acceptée; c'est de la trahison caractérisée; c'est contre les principes; ce n'est pas non islamique, c'est

anti-islamique ». Il faut qu'on prenne des positions, mais avec, derrière, une idée claire de la diversité.

Quand on dit cela, vous imaginez bien qu'il faut regarder les problèmes en face. Il faut vraiment regarder le problème de notre diversité et de nos divisions. Il faut les considérer avec un regard critique, un regard confiant, en se disant: «Comment est-ce qu'on gère ces choses-là? Qui est-ce qui fait partie de cette diversité? Qui est-ce qui n'en fait pas partie? A partir de quel moment doit-on se lever et dire: «Non, là, je ne peux plus être d'accord»? Avec des interprétations qui sont de deux types: ici, on n'est plus simplement dans l'ordre de l'interprétatif religieux, on est aussi dans l'ordre de la compréhension du politique.

Parce que ce sont les deux problèmes: quand on parle de l'extrémisme, on peut parler d'un extrémisme politique comme on peut parler d'un extrémisme à référence religieuse. Il faut donc aborder ces deux questions.

Je voudrais ajouter une chose: Faites très attention à ces discours lénifiants qui vous viennent même de l'Occident, où les gens ont vite apaisé les musulmans en disant: «Mais, on sait que l'islam est une religion de paix». Même OCHIL l'a dit. Même George W. BUSH, quand il a lancé sa guerre contre le terrorisme, a dit: «Mais, je n'ai rien contre l'islam, c'est une religion de paix».

Entre vous et moi, dire que l'islam est une religion de paix, cela ne veut rien dire. C'est juste pour nous faire plaisir. Et nous, nous sommes contents. L'islam est une religion qui appelle ses fidèles à la paix. Et pour appeler à la paix, il faut gérer la guerre. Il faut gérer l'humain; et l'humain, c'est un être de guerre; l'humain, c'est un être qui peut opprimer, qui peut tuer, qui peut être injuste. Quiconque milite pour la paix doit savoir gérer les tentations de guerre. Dans le Coran, nous avons des versets qui parlent de violence et des versets qui parlent de guerre.

Quand vous prenez le Coran et que vous lisez: «Tuez-les partout où vous les trouvez», vous ne pouvez pas vous arrêter et dire: «Message de paix!». Pour qu'on puisse comprendre la finalité du message, il faut contextualiser la révélation; il faut voir dans quel contexte historique, par rapport à quoi, et dans quel but. De qui parle-t-on? De ceux qui veulent vous éliminer et qui, dans une situation de guerre, vont mettre tout en œuvre pour vous éradiquer dans votre résistance légitime.

Mais là, il faut interpréter le verset à la lumière de tout le texte. L'idée que le Coran est une religion de paix, non. Nous sommes des croyants dont l'objectif ultime est la paix. Mais la paix a des conditions, dont l'une est la justice. Quelqu'un qui vole votre vélo et qui, après, vous dit: «Je t'ai volé ton vélo. On oublie, et on fait la paix», il faut lui dire: «Attends. Tu me rends le vélo d'abord.

Pas de justice, pas de paix. Je peux, ensuite, te pardonner, parce que l'excellence, c'est: «Dieu commande la justice et l'excellence». Après, je peux passer outre mes droits. Mais d'abord, tu reconnais que c'est mon droit et, ensuite, je te pardonne de l'avoir volé». Mais que tu veuilles que je te pardonne avant que tu aies reconnu, comme cela se passe en Palestine, ça n'arrivera pas. Oui, parce que, en Palestine, on leur vole la terre, puis on leur dit: «Maintenant, on fait la paix». Je dis: «Attends. Tu rends la terre. On discute sur la justice. On reconnaît la justice d'abord. Pas de justice, pas de paix». Cela veut dire que la paix a des conditions; et l'une de ces conditions, c'est la gestion de la guerre.

Je veux dire que la vraie compréhension du jihad, ce n'est pas la promotion de la guerre. Le jihad, qu'est-ce que c'est? Résister et réformer. Le but ultime du jihad, c'est la paix. Mais, dans la gestion de nos propres espaces de conflit, le premier c'est nous-mêmes. Nous sommes en tension avec nous-mêmes. Gérer nos conflits intérieurs pour aller vers la paix intérieure. C'est cela le jihadun-nafs.

Gérer les conflits entre sociétés pour aller vers la paix. Mais ne pas accepter l'oppression, ne pas accepter l'imposition, c'est déterminer une résistance légitime. Cela, je voudrais que ce soit clair. Tout ce discours d'un certain nombre de courants musulmans qui ont peur de ce qu'on dit

d'eux aujourd'hui, une certaine race de soufis new look, qui disent qu'on ne parle pas de jihad, ou alors qu'on parle de jihad intérieur, de jihad du cœur, je leur dis: «Ça suffit!».

A partir d'un certain moment, être contre la violence, c'est se déterminer clairement pour la justice et pour le devoir de résistance légitime à l'injustice. La résistance légitime, cela veut dire qu'on n'accepte pas de laisser ce monde aux mains d'opresseurs, qui peuvent opprimer par l'économie, par le politique, ou par la guerre. Ce n'est pas notre dignité.

Et même en Occident, on le sait. La dignité de toute l'Europe a été les résistants. Pourquoi donc les résistants seraient-ils dignes en Europe et deviendraient-ils indignes en Afrique? Pourquoi les opprimés, les résistants, seraient-ils indignes dans le monde? Parce que c'est la rhétorique de l'opresseur, bien évidemment. Ce sont là des positions de principe qu'il faut avoir au début du débat. Car, si on ne les a pas, on peut être perdu et trompé.

Je répète ici que je n'adhère pas à ce discours lénifiant: «L'islam est une religion de paix». Je pèse mes mots: c'est une religion pour la paix, qui exige de la part des êtres humains d'agir pour la paix au nom des conditions de la paix, c'est-à-dire la résistance contre l'oppression, la promotion de la justice, la promotion de la libération des individus et, la première des choses, pas de paix sans déterminer le statut définitif des femmes et des hommes comme sujets de leur histoire. Vous voyez comme cela va loin? C'est-à-dire qu'on commence très loin en disant: «Attendez, on n'est pas en train de me parler de l'égalité hommes-femmes seulement?». Non, c'est plus que cela.

Avant qu'on me parle de l'égalité hommes-femmes, je veux la détermination et la reconnaissance des femmes et des hommes comme sujets de leur histoire. C'est-à-dire une indépendance intellectuelle et une indépendance paire. Pas de rôles. Ce n'est pas uniquement une affaire de droit, c'est une affaire d'essence, une affaire de sujets de l'histoire. C'est là que les femmes deviendront effectivement ce moteur de libération pour elles-mêmes dans la société. Pas simplement en disant: «Quel rôle libre tu as?». Avant d'avoir un rôle libre, j'ai une essence libre, j'ai une dignité, je suis un sujet de cette histoire-là.

Nous devrions étudier un peu plus tous ces courants de libération qui se fondent et qui sont tout à fait en accord avec nos principes, du point de vue éthique et du point de vue musulman. C'est là un élément qu'il faut mettre en évidence.

J'en viens aux problèmes que nous avons vis-à-vis de l'extrémisme. Nous en avons deux. Encore une fois, nous avons quarante minutes; c'est difficile d'aborder la complexité. Donc, je synthétise. Et pardonnez ce qui, dans la synthèse, vous donnera l'impression d'être de la simplification. Vous complexifierez de votre propre chef, ou dans les questions.

Premier élément: c'est l'élément de l'interprétation des textes. Là, il faut reconnaître que nous avons un vrai problème. D'abord, nous devons nous mettre d'accord sur une chose.

Aujourd'hui, dans le monde de l'orientalisme, ou dans le monde de la pensée progressiste, par rapport aux religions, on nous dit: «Vous savez, il faudrait faire en sorte que les textes religieux soient à la portée de tous et qu'on puisse décider pour nous-mêmes de ce qu'il en est». C'est une conspiration. Dans les débats interreligieux, ceux qu'on appelle «les nouveaux progressistes de la pensée musulmane» ont dit: «En fait, le texte du Coran devrait être à la portée de tous, et on devrait tous pouvoir l'interpréter». Voici ma réponse à ceux-là: «Spirituellement et personnellement (ce qu'on appelle la lecture d'adoration et la lecture d'édification personnelle), le Coran est à la portée de tous, et il n'y a personne qui doive se mettre entre le texte et moi».

Quant à la compréhension du rapport à la norme, à la légalité, à l'évolution chronologique, aux priorités, aux choses qui viennent d'avoir lieu, aux choses qui viennent ensuite, vous ne pouvez pas donner le texte n'importe comment. Parce que quand vous commencez à lire le Coran, il devient un texte très difficile du point de vue légal. Même chronologiquement, le texte ne suit pas la chronologie. Vous commencez à lire le Coran au moment de la révélation, après 13 années; et donc, vous ne savez pas quel verset vient avant tel autre. Si vous pensez que ça va, on va ouvrir tout cela aux gens, et c'est très bien, c'est la démocratisation. Seulement, là, vous

pouvez tomber sur des personnes qui viennent, qui prennent un verset, comme celui que je viens de citer: «Tuez-les partout où vous les trouvez», et qui disent: «C'est écrit dans le Coran, donc j'y vais».

Les lectures immédiates ne sont pas forcément des lectures ouvertes. Pour quelqu'un qui est dans la défensive émotionnelle, une lecture immédiate est une lecture de combat littéraliste et extrémiste, parfois; parce qu'elle est émotive, elle ne reclasse pas le verset dans son contexte.

Donc, faisons attention à cette idée apparemment louable d'ouvrir le texte à tous les esprits, car un esprit qui n'est pas équipé à comprendre la chronologie et les priorités peut devenir un esprit qui va instrumentaliser le texte pour justifier des interventions immédiates. C'est dangereux! L'ijtihad, au sens du raisonnement sur les textes, ouverts à tous, sans "le savoir pour le faire", peut signifier "le faire sans savoir". Et le faire sans savoir peut tout justifier. Par conséquent, à partir d'un certain moment, il faut qu'on fasse attention. C'est là un premier élément.

Le deuxième élément, c'est: Quels types de problèmes avons-nous? Dans l'extrémisme, aujourd'hui, nous avons des lectures littéralistes, qui prennent des versets et qui ne les contextualisent pas. A partir de ce moment-là, nous aurons des lectures qui vont justifier un certain nombre d'interventions et qui sont très problématiques parce qu'elles n'inscrivent pas une lecture dans la globalité du message. Si bien qu'on peut avoir, de ce point de vue-là, une dimension tout à fait dangereuse.

Faites attention: souvent, on vous dit que les lectures violentes viennent d'esprits simplistes, ou d'esprits de gens qui sont les marginaux de la société. Ce n'est pas du tout vrai. La lecture du texte tient beaucoup à la mentalité de celui qui le lit.

Mais on a des esprits très sophistiqués, extrêmement éduqués, mais qui ont une caractéristique psychologique et intellectuelle, c'est que ce sont des esprits dogmatiques.

Le dogmatisme n'est pas l'affaire des ignorants; il peut être l'affaire des plus scientifiques. Dans le cadre de mes rapports à la laïcité, j'ai rencontré des gens qui sont des dogmatiques patentés. DON KINGS, un homme qui milite pour l'athéisme, quand je discute avec lui, j'ai l'impression d'avoir affaire à un religieux binaire: «Moi, j'ai la vérité, donc tu as tort». «Comme on ne peut pas prouver scientifiquement que Dieu existe, donc le croire c'est stupide». Je lui dis: «Même l'équation que vous venez de poser est stupide, puisque vous ne pouvez pas, vous, prouver scientifiquement qu'Il n'existe pas». Il me dit: «Non, on attend que, scientifiquement, on puisse prouver...». Je lui dis: «Alors, on attendra ensemble». Et vous voyez que c'est un professeur qui est au plus haut niveau. Mais, le problème n'est pas le niveau de sa connaissance, c'est la nature de l'esprit qui accueille cette connaissance. Mais c'est un esprit problématique, parce qu'il est binaire, il est dogmatique. L'esprit dogmatique est un esprit qui ne voit les choses que de là où il se trouve.

Donc, dans le littéralisme, on a des esprits parfois très sophistiqués, qui peuvent vous sortir des hadiths, des versets, et, à un moment donné, ça bloque. C'est nous et eux; c'est cette vérité-là. Et vous allez vous apercevoir qu'on doit gérer ceci: on a ces lectures-là, et elles vont mettre en évidence cette caractéristique littéraliste. C'est-à-dire: voilà ce que dit le texte et, à partir du texte, voici la position qu'il faut adopter.

Tenez-vous bien parce que vous allez vous apercevoir qu'il y a des caractéristiques qu'on trouve, si je puis dire, dans les deux camps. Vous avez remarqué qu'aux Etats-Unis, en Europe, en Australie, tout le débat, tel qu'il est apparu sur la question de l'islam, apparaît sur quoi? D'abord, sa source, c'est la visibilité. La visibilité des foulards, des minarets, la visibilité sur le champ social. Il y a eu visibilité et, dès qu'il y a eu visibilité, il y a eu rejet. Dans cette affaire, on s'est arrêté à la visibilité en disant: «Ceux qui deviennent visibles sont la preuve, par leur visibilité, qu'ils ne sont pas prêts à s'intégrer. Parce que, dans notre idée, s'intégrer, c'est devenir invisible». Il y a des musulmans qui ont compris cela et qui disent maintenant: «Soyons invisibles». C'est la double aliénation.

Ce que je veux dire par là, c'est que vous allez vous apercevoir, dans les mouvements littéralistes, de tendances littéralistes qui sont dans la même dimension du visible. Et ils vont s'en tenir à des choses très visibles sur la littéralité. Un des éléments visibles, c'est la loi; parce qu'elle dit tout de suite: «halaal – haraam; yajuuz – laa yajuuz» (c'est-à-dire: licite – illicite; permis – non permis).

Elle est un marqueur visible dans la rhétorique. Et plus ça se dit avec force, plus c'est intellectuellement tout à fait horrible. Donc, on comprend bien ce que cela veut dire. On comprend bien que c'est une catégorisation binaire. L'esprit dogmatique peut passer par la loi pour dire et sectoriser les champs: Ceci est bon et ceci n'est pas bon. Et, quand vous êtes dans une position de mal-être, un discours qui vous apaise sur la clarification de «c'est possible, ce n'est pas possible», il attire.

Deuxième élément -vous allez vous en apercevoir aussi-, c'est ce qui va être visible. La différence qu'il y a entre eux et nous, ce sera la qualité de notre punition. Ce sont les redoutes. On en est donc sûr sur la visibilité des redoutes. Il faut que cela se voie que nous sommes islamiques: Ramenez-moi les coupables. Donc, du légal, on passe au punitif.

Troisième caractéristique de cette pensée-là: les femmes. Parce que les femmes, c'est visible dans la société. Plus on va cacher la visibilité de leur présence, plus on va montrer que nous sommes très islamiques.

«Cachez-les, ça nous montre; cachez-les, ça nous prouve; mettez-les dans la caractéristique traditionnelle». Et là, vous allez vous apercevoir combien, dans les tenues vestimentaires, le littéralisme vous dit: «La seule façon de revenir à la fidélité au message de l'islam, c'est de s'habiller comme ils s'habillaient, d'être comme ils étaient».

Rien que des caractéristiques de visibilité, des marqueurs identitaires; il faut que ce soit visible. Vous avez exactement la même chose dans l'autre pensée. Ce sont des constructions psychologiques et intellectuelles, très savantes parfois, très binaires souvent, et très portées sur la visibilité. Donc, cela nous amène à des interprétations, et là, vous voyez combien c'est difficile. Parce que quelqu'un peut vous lire le Coran et vous dire: «Voilà ce qui est dans le Coran, voici ma conclusion. Je cite, je n'interprète pas, c'est le Coran qui le dit». Non, c'est son esprit qui le lit dans le Coran, et son esprit est, de ce point de vue-là, simplificateur. Vous, à côté de ceci, qu'est-ce que vous devez faire Vous dites: «Ce verset a été révélé dans telles circonstances; il est à comparer avec d'autres versets, dans un message global qui va amener ceci». Le temps que vous ayez terminé toute la compréhension complexe, lui, il a déjà dit: «Mais non, c'était noir» ; ou «Mais non, c'était blanc».

Le problème que nous avons ici, c'est comment vous utilisez les textes. Si vous êtes dans l'émotif, le binaire l'emporte; si vous êtes dans la critique, le complexe peut s'installer. Et nous, nous sommes là, nous sommes dans la réactivité, nous sommes émotifs.

Dans l'affirmation, il faut être critique et intellectuel. Nous avons ce problème-là, qui est un problème d'interprétation, et il faut que nous l'admettions aujourd'hui. Des femmes et des hommes, au nom des textes religieux, développent ce type de réflexion binaire, légaliste, s'en tenant à un discours sur les femmes ou sur la punition: les femmes dans l'espace social comme élément à stigmatiser, ou la punition comme élément de la répression, parce que c'est la preuve qu'on est dans la distraction. Eux, ils ont souvent l'impression, dans leur interprétation, qu'ils le font au nom même de l'islam.

Mais si vous faites un pas en arrière, vous allez vous apercevoir qu'ils ne lisent pas le texte par le texte, mais qu'ils le lisent souvent comme réponse à l'Occident qui domine, comme réponse à l'autre. C'est-à-dire que c'est une aliénation qui ne sait pas les termes de sa propre aliénation, parce qu'elle se pense par l'autre et elle croit penser par elle-même. Parce qu'elle est tout le temps dans le distinctif, pas dans l'affirmatif à partir du texte.

Le deuxième problème que nous avons vis-à-vis de l'extrémisme, c'est une question politique. Il ne faut pas prendre tout le monde pour des idiots.

Par exemple, dans le discours qu'on a présenté comme extrêmement simpliste d'Al Qaida -on ne sait pas très bien qui parle d'où, mais enfin, il nous a été présenté comme venant d'Al Qaida-, on a une personne qui dit une chose tout à fait intéressante dans le fond, problématique quant à la substance et à critiquer quant aux finalités.

Ayman AL-ZAWAHIRI, dont vous avez entendu qu'il était le porte-parole d'Al Qaida, dit ceci: «Nous, nous voulions libérer notre pays; nous voulions libérer les gens; et nous nous sommes battus en Egypte pour libérer les gens. Nous nous sommes battus pour eux contre ceux qui, en Egypte, étaient les collaborateurs du dictateur. Nous avons échoué. Et nous nous sommes dit: Il faut s'en prendre au dictateur. Donc, nous l'avons éliminé (SADATE). Ensuite, nous nous sommes aperçus qu'après SADATE, on a encore pire que lui (MOUBARAK).

Et nous nous sommes dit: Comment faire? En fait, nous nous sommes aperçus que le jihad national était une tromperie parce que nous ne faisons qu'atteindre l'instrument de puissances qui le soutenaient. Donc, il fallait atteindre l'Occident; il fallait atteindre Washington, Londres».

Si vous réfléchissez à qui a soutenu les dictateurs, vous êtes dans l'obligation de reconnaître que ce sont les Etats-Unis, l'Europe -la France a soutenu même jusqu'à BEN ALI. Nous sommes dans l'obligation de reconnaître qu'il y a une logique dans ce qu'il dit. Maintenant, la question, c'est: Quels moyens pour quelle finalité? En d'autres termes, est-ce que cette lecture politique, qui n'est pas si bête que cela, est la bonne lecture politique dans cette situation? Parce qu'on peut ne pas être bête et se tromper. Mais il ne faut surtout pas tomber dans la rancance ou le paternalisme, de dire que c'est stupide. Non, ce n'est pas stupide dans leur logique.

Mais ça doit être interprété dans la vraie question: Pourquoi? Parce qu'il faut en même temps réussir à montrer que cette posture qu'ils ont de passer du national au global de cette façon-là est l'allié objectif de ceux qui tiennent la domination de ces pays sur le plan national, parce que, en fait, l'instrumentalisation de la violence peut être un élément d'affirmation d'un pouvoir, en un sens.

En d'autres termes, on ne crée pas le terrorisme, mais on peut l'instrumentaliser à des géométries variables: par exemple, ce qui se passe aux Etats-Unis; et, tout à coup, on nous annonce: «Ce n'est pas à cause de ce qui s'est passé aux Etats-Unis qu'on va envahir l'Afghanistan»; «ce n'est pas à cause de ce qui s'est passé au Nord-Mali qu'on va s'installer».

Et nous, nous regardons ceci, et nous avons la vision simpliste suivante: «Ah oui, évidemment». Donc, ceux qui sont touchés se présentent comme les libérateurs de ceux qui sont opprimés. Autrement dit, nous rentrons dans une logique qui nous est imposée, et nous jouons ce jeu-là, malheureusement.

Il faut donc en arriver à une lecture politique un peu plus sophistiquée en disant: L'extrémisme à partir des textes va jouer dans une application de ces thèses sur le plan national ou sur le plan politique qui, malheureusement, vient avec l'esprit suivant: l'application légale, l'application coercitive, l'application sur la société, sans avoir tous les enjeux politiques et, en l'occurrence, un discours sur l'autorité politique qui est extrêmement dangereux parce que ceux qui sont les littéralistes et qui viennent, par exemple, de courants qu'on a connus et qu'on appelle -normativement, c'est faux, mais on va les appeler ainsi pour faire court- le courant wahabite et autres, leur position vis-à-vis de l'autorité politique, c'est que dès qu'il y a une autorité politique, aussi corrompue soit-elle, il faut la respecter. Pourquoi?

Lecture littéraliste du verset qui dit: «Obéissez à Dieu et obéissez au Prophète et à ceux d'entre vous qui détiennent l'autorité». C'est ce qu'on a entendu chez certains dignitaires en Syrie, chez certains dignitaires en Arabie saoudite, etc. C'est cette idée que le pouvoir politique, par définition, ne se conteste pas.

Là, on est dans une lecture politique, et il faut la rendre un peu plus sophistiquée, c'est-à-dire: comment, aujourd'hui, peut-on résister à la dictature au niveau national? Comment faut-il

penser le référent musulman à partir des dynamiques sociales? La réponse doit être tout sauf ces lectures simplistes et binaires.

Donc, il faut lutter contre trois choses: un état d'esprit binaire, une crise psychologique et une compréhension politique simpliste. Voyez-vous? C'est complexe. Parce que, là, on est dans un domaine très large. Comment va-t-on travailler sur les textes? Comment va-t-on travailler sur le psychologique ? C'est-à-dire que les textes, vous les lisez en fonction de votre rapport de pouvoir à l'autre.

Voici un autre exemple, pour qu'on voie bien: nous, aujourd'hui, nous vivons en Occident quelque chose qui est sidérant. On nous a dit pendant 50 ans: «Vous les musulmans, vous voulez changer la loi». Et nous, citoyens occidentaux de confession musulmane, nous disons: «Non, non, nous n'avons aucun problème avec la loi».

Mais les lectures de la loi, en Occident, deviennent des lectures restrictives. Les textes n'ont pas changé, ce sont les mêmes. Mais c'est la pression médiatique et populaire sur le "danger" de l'islam qui en amène à des lectures restrictives de la loi. Donc, il ne suffit pas que ce soit écrit dans la loi; la loi peut changer en fonction de ce que vous appelez "le danger".

Le "danger" créé produit une autre dimension de la loi. Par exemple, sur les questions de la laïcité en France, les courants qui disent qu'il faut clarifier la loi veulent, en fait, plus d'interdits parce qu'ils ont peur du "danger" qui approche, et qu'ils jouent sur le danger pour avoir une lecture plus restrictive. Les littéralistes font la même chose vis-à-vis de l'islam en utilisant la loi en fonction du "danger", fantasmé ou réel. Là, il faut donc une pensée politique plus sophistiquée et qui prenne le contrepied de ces lectures simplistes et binaires sur le plan de notre engagement.

Je ne cesse de le répéter: on n'a pas suffisamment étudié la question afghane. On le sait maintenant, les textes sont clairs: les littéralistes sont, depuis des décennies, les alliés des pouvoirs occidentaux; or, le littéralisme est un des éléments qui doivent mener à l'extrémisme religieux; c'est le même esprit binaire. Ensuite, on peut passer du salafisme au salafisme jihadiste. Mais il faut faire très attention: on peut passer, mais tous les salafistes ne sont pas violents. La majorité des salafistes ne sont pas violents, ils sont littéralistes, avec cette pensée dont j'ai parlé; mais il y en a qui vont passer à la violence.

Une fois qu'on comprend ceci, on s'aperçoit que les grandes puissances -Etats-Unis, Europe, Chine, Russie, ou même, maintenant, Sud-Est asiatique- n'ont aucun problème -en termes politiques- à avoir des relations politiques et économiques avec des littéralistes. Cela ne les gêne absolument pas, parce que le littéralisme pose le littéralisme politique et sort de la référence islamique l'économique. Donc, on ne parle pas de cela.

Que l'économie saoudienne soit complètement capitaliste, on s'en moque; les princes ne vont pas y passer. Par contre, cueillez un musulman qui vole dans la rue, lui va passer sous le châtiment -la visibilité de son châtiment, pour ne pas parler de l'invisibilité du "haram" de l'économie, cette économie qui est complètement basée sur la spéculation, complètement basée sur les bans, etc. Tout cela, on n'en parle pas, parce que ce sont eux qui détiennent le pouvoir.

On doit comprendre qu'on a un problème avec ce littéralisme-là, parce que vous allez vous en apercevoir sur le terrain -c'est ce qu'on a vu avec les talibans, en Afghanistan. Ils n'étaient pas politiques au départ; ils étaient traditionnalistes et apolitiques. Mais ils vont, par la suite, être instrumentalisés par les Saoudiens et les Américains pour la résistance contre les Russes.

Cependant, le problème qu'on a avec eux, c'est que ce sont des gens qui sont sincères religieusement, et d'une naïveté totale politiquement. Ils sont l'avant-garde. Et regardez qui est derrière eux: des gens qui n'ont aucune sincérité religieuse, mais qui sont habiles politiquement, et qui savent très bien comment les pousser, comment les utiliser. Ne regardez pas ceux qui viennent à vous, sincères avec la religion; regardez ceux qui les poussent par



derrière et comment on peut instrumentaliser une pensée religieuse sincère si elle ne s'inscrit pas dans une pensée politique sophistiquée.

C'est cela l'histoire récente de la civilisation musulmane et des sociétés musulmanes: on a quand même vu des Arabes se faire manipuler par les Britanniques et les Américains pour aller lutter contre les Turcs et tout diviser, en disant: «C'était pour la libération».

Parce que les Arabes sont forcément, par définition, meilleurs musulmans que les Turcs. Regardez où l'on en est. Cela, c'est pour répondre au paternalisme arabe.

Ce que je veux dire par là, c'est que cette pensée politique est un vrai problème. Il faut se rendre compte que, aujourd'hui, on a une vraie pensée littéraliste politique tout à fait étroite d'esprit, qui n'a pas compris les pensées économiques, qui se base uniquement sur la visibilité apparente de l'application de l'islam: «Si vous me donnez la possibilité d'appliquer l'islam littéralement, nous pouvons appliquer les punitions». Cela, c'est la charia, c'est l'islam. Maintenant, on peut les pousser et, derrière ceci, on tire profit.

Cela ne gêne personne que les femmes ne conduisent pas en Arabie saoudite, personne de ceux qui ont la volonté de retirer la manne pétrolière, cela ne gêne pas l'Occident. Et puis, tout à coup, on a commencé à parler d'un certain nombre de sujets dans les sociétés qui se libéraient, comme pour les mettre en difficulté vis-à-vis de la référence musulmane, des questions qu'on ne pose même pas aux pétromonarchies.

Voici le deuxième volet, qui est l'analyse politique. Là, on a sur le champ politique des interventions du type: «Nous sommes musulmans, ils ne le sont pas; donc, leur sang est halal, on peut les tuer». On peut développer tout ce discours politique de l'altérité du non-musulman, dont le sang est licite, et cela vient du même état d'esprit, mais qui rentre dans le champ politique de façon binaire. Cela, c'est sur les raisons et sur les catégories.

J'en arrive maintenant à ma conclusion: à partir de cela, quels sont les dangers et que devons-nous faire?

Premier danger-et vous êtes au premier rang, ici. En Tunisie, il faut vraiment que vous fassiez très attention. Et nous devons faire attention dans tout le monde arabe parce qu'il y a des applications qui sont contre le peuple, et d'autres qui réussissent à captiver l'émotivité populaire.

Encore une fois, j'ai pris position vis-à-vis de ce qui se passe au Nord-Mali: ces groupes-là, il faut prendre position et les condamner. Une chose est de les condamner, une autre est de rester assis et de célébrer l'intervention de l'armée française. Comme elle a arrêté d'être naïve du point de vue de la conscience africaine, elle pensait, après les six dernières années où l'on aurait pu intervenir à partir de l'Afrique, que maintenant qu'on a attendu tout ce temps-là, la France, comme par hasard, pouvait commencer à penser son amitié franco-africaine.

C'est ce que me disait GUÉHÉNO quand on parlait de la Libye.

Je lui dis: «Vous allez me dire que vous êtes allés en Libye pour libérer les Libyens?».

Il me répond: «Monsieur Tariq RAMADAN, sachez que parfois les décisions politiques se prennent pour des raisons humanitaires». Il ne me prend pas pour un idiot, lui.

Je lui dis: «Cela fait combien de temps que vous avez laissé les pauvres sous les dictatures?» -«Non, non, seulement, vous les avez laissés...». -«Vous avez collaboré, vous avez tracté, vous avez accepté tortures et répressions dans tous ces pays pour venir tout à coup nous dire que le sang libyen vous intéressait?»

J'ai une autre question: Comment se fait-il que, quand on a demandé une zone d'exclusion aérienne en Libye vous ayez sauté sur l'occasion pour y aller, et que, quand on vous a demandé une zone d'exclusion aérienne à Ghaza, vous ayez sauté sur l'occasion pour oublier les Ghazaouis? Pourquoi avez-vous fait cela?».

Il faut que nous soyons clairs: l'instrumentalisation du littéralisme et de la violence est à géométrie variable; on l'utilise quand on veut, comme on peut. Et nous, c'est là qu'il faut que nous soyons contre sur le principe, pas naïfs sur l'analyse. Si possible, nous devons au moins avoir cela, de là où nous sommes, nous tous -l'Afrique du Nord comme l'Afrique subsaharienne, partout, cette conscience africaine.

La meilleure réponse qu'il faut donner à SARKOZY, ce n'est pas de dire que c'est un âne par rapport à l'Afrique, c'est de montrer que la conscience africaine ne se laissera pas faire, que «nous avons compris que tout ce que vous nous dites là, ce sont des manipulations intellectuelles; vous n'êtes pas l'ami de l'Afrique, vous n'êtes que l'ami de vos intérêts. Et, pour vous, le sang africain ne vaut que par les intérêts que vous avez. Nous avons compris, nous ne vous en voulons pas, nous savons que c'est la règle du jeu. Mais, à côté de votre règle du jeu, il y a la nôtre: c'est la dignité de la résistance à vos intérêts, pour nos intérêts et pour la justice. Sans justice, il n'y aura pas de paix».

C'est cette attitude-là qu'il faut que nous érigions en principe pour ne pas retomber dans une espèce d'autodénonciation: les extrémistes, etc. Je vois ici des jeunes qui disent: «Nous ne sommes pas des extrémistes, nous sommes des modérés». Je dis: «On va prendre jusqu'à la terminologie. Modérés, cela dépend en quoi. Je ne vais pas me modérer dans ma résistance. Ma résistance à l'injustice sera radicale. Je suis radical, cela ne veut pas dire que je serai violent, mais je suis radical dans ma résistance. C'est-à-dire que je n'accepte pas qu'on se moque de moi, de mon histoire, de ma mémoire et de ma dignité.

Par conséquent, à partir d'un certain moment, le meilleur moyen de garder le contact avec l'effort, ce n'est pas de dénoncer les extrémistes et de devenir un lâche, c'est de dénoncer les extrémismes avec courage. Condamner les extrémismes et résister aux exploitations: voilà qui me semble être une attitude intellectuelle de premier ordre. Et j'en arrive à dire que l'un des dangers que nous avons maintenant, et auquel il faut trouver une solution, c'est quelque chose que vous voyez tout le temps et que j'appelle le nouveau populisme religieux. Et c'est un populisme. Quand j'ai été amené à définir le populisme en Occident, je disais qu'il se caractérisait par quatre dimensions:

La première, c'est ce que j'appelais la pensée binaire: c'est eux contre nous. Le populisme, c'est: Attention, l'identité française est en danger. Attention, nous sommes colonisés par eux. Cette pensée binaire du "eux et nous".

La deuxième caractéristique de la pensée binaire, c'est, aux questions complexes, apporter des réponses très simples. Nous sommes en train de vivre une crise économique, on est en train de vivre le chômage? Il n'y a qu'une seule raison: c'est que ces Noirs, ces Arabes, ces musulmans, ils viennent de prendre notre... Vous connaissez l'ancienne rhétorique xénophobe? C'est la stigmatisation d'un autre comme étant la cause de tous nos problèmes.

La troisième caractéristique, c'est la pensée victimaire: ce sont eux les coupables; nous sommes victimes. C'est ce que disait BUSH: Nous sommes les victimes de ceux-là; ils sont contre notre civilisation. La pensée victimaire, c'est le terreau de la pensée populiste, c'est-à-dire: Nous sommes les victimes des autres. Binaire. Réponse simple à une question complexe.

La quatrième caractéristique, qui englobe tout cela, c'est l'émotif: c'est de la politique émotive, c'est emporter les gens par l'émotivité.

Maintenant, vous déclinez ici ce que je viens de dire sur l'Occident, et vous allez vous apercevoir que vous avez des mouvements religieux qui sont exactement la même chose:

-Nous sommes dominés par l'Occident, donc nous sommes dans le rapport «eux et nous». Réponse simple à une question complexe.

-Vous voulez que la Tunisie aille mieux? Eh bien, c'est très simple: application immédiate de la charia. Amenez-moi les coupables et appliquez la répression. L'islam, c'est la solution, c'est tout

de suite, par l'application de la visibilité. Là aussi, réponse simple à une question extrêmement complexe.

-Nous sommes les victimes de tout ce qui est en train de se faire, nous sommes en danger de tout, et l'élément de la spiritualité traduit en termes émotionnels, c'est-à-dire le référent religieux. On sait que ça touche les gens, on sait que quand on leur parle de la référence musulmane dans une société majoritairement musulmane, ils vont y venir. Donc, on les utilise par l'émotif, pas par l'intelligence du cœur, mais par l'émotivité de la psychologie. Même chose.

Aujourd'hui, vous êtes en train de voir que si nous ne faisons pas face à ce populisme religieux et littéraliste, qui peut aller jusqu'à l'extrémisme, alors la Tunisie est en danger, comme l'Égypte, comme le monde musulman. Parce que c'est ce qui est en train de s'installer, cette rhétorique du "nous contre eux", sans comprendre que, en eux, il y a énormément de femmes et d'hommes qui ont les mêmes principes que nous, les mêmes volontés de résistance, les mêmes capacités, les mêmes potentialités. C'est ce qui nous reste à sortir du Forum, d'ailleurs.

Le gros problème du Forum, c'est qu'on n'en est pas encore là. On est encore en train de parler entre eux et nous; c'est-à-dire que nous sommes obligés, aujourd'hui, de comprendre qu'il n'est pas possible de venir en Tunisie, au Forum social mondial, et de ne parler qu'avec les Tunisiens laïcs; ce n'est pas possible; il va falloir parler avec tout le monde, et parmi tous, vous allez forcément trouver des gens qui ne sont pas dans l'émotif, qui sont dans la construction. Il faut qu'on puisse établir des relations avec d'autres partenaires. Cela aussi paraît quelque chose d'important.

Dernier élément: que tout cela amène à une vraie politique, qui est celle dont je vous parlais tout à l'heure, comme femmes et comme hommes au niveau de la société: c'est une vraie position de l'intervention du sujet. Et qu'est-ce que c'est, le sujet?

Le sujet musulman, aujourd'hui, en termes de femmes et d'hommes, c'est le sujet critique, c'est-à-dire celui qui refuse de tomber dans ce que je suis en train de dire, et qui établit un rapport aux textes basé sur l'esprit critique, sur l'esprit de la question et sur l'engagement politique dans sa complexité. Cela, c'est une notion de sujet.

Ce que nous voulons, c'est l'émergence d'une société civile, d'intellectuels, de femmes et d'hommes qui se présentent comme sujets et qui déterminent ceci comme l'axe de résistance au populisme, à l'extrémisme, à la pensée politique simpliste, à la pensée politique réactive et défensive, mais avec une affirmation et une reconnaissance de soi, avec quelque chose qui vient de l'intérieur et qui se dit ouvert à ce qui vient d'ailleurs.

Quand on essaie de me dire: «Pour être ouvert, il faut que j'oublie d'où je viens», je dis: «Non, oublier d'où je viens, cela ne veut rien dire; je ne peux être ouvert que de là d'où je viens.

Mon ouverture se mesure par rapport à ma capacité de venir de quelque part et de m'ouvrir vers autre chose, pas nier d'où je viens pour donner l'impression que je suis ouvert». Cela ne peut pas être, parce que cela ne peut créer que des aliénations, du mal-être, des dysfonctionnements.

Vous avez bien compris que cette lutte-là, il faut que nous la menions ensemble. Si je comprends une chose de ce Forum et de votre présence ici, c'est la lutte déterminée contre tous les populismes, religieux, comme identitaires, comme nationalistes.

Faites très attention: vous-mêmes, vous êtes embarqués en Tunisie vers quelque chose qui peut être extrêmement dangereux, c'est cette espèce de vision... Hier, j'ai entendu .... qui était avec nous et qui disait une chose très importante: «En Tunisie, il n'y a pas de pétrole, l'intérêt géostratégique est beaucoup moindre qu'en Égypte, mais il faut compter avec le génie tunisien». Et là, il a raison. Il faut partir du génie tunisien, mais il ne faudrait pas que les

Tunisiens finissent par ne se penser que comme Tunisiens. Il n'y aura pas de liberté pour les Tunisiens si les Tunisiens se pensent au niveau national, nationaliste et fermé.

Cette attitude-là est dangereuse: c'est le populisme qui se retourne contre nous, c'est-à-dire de devenir des nationalistes et de se penser comme une nation autonome. Vous ne serez libres que dans votre capacité d'exiger la collaboration avec tous les mouvements de libération, dans l'Afrique, dans l'Afrique noire, dans l'Afrique de l'Est, dans tous les pays africains, pas simplement "la Tunisie pour les Tunisiens, soyons libres, al hamdu liLlah, BEN ALI est parti". Mais, comme BEN ALI est parti par le premier vol, il se pourrait que vous ayez d'autres aliénations qui viennent par la porte de derrière.

Votre fragilité économique, maintenant, vous tient là. La Tunisie est assiégée, elle est aujourd'hui dans une situation économique extrêmement fragile. Il n'y a pas de relation de développement-suicide qui puisse être à long terme, et vous avez bien compris, cela veut dire qu'il faut prendre très au sérieux toutes les potentialités du populisme religieux, extrémiste et parfois violent. Il faut être très clair là-dessus et prendre des positions.

Je suis désolé d'avoir été un peu trop long, comme d'habitude.

Merci beaucoup.

La réponse de Bakary SAMBE:

Bonjour. Je m'appelle Bakary SAMBE. Je suis enseignant chercheur au Centre d'étude des religions de l'université Gaston BERGER de Saint-Louis.

Je vais commencer par ma troisième question pour qu'on vide le différend et qu'on entre en dialogue. La grande remarque à faire est que vous êtes venu au Sénégal bien après la publication d'un article qui, malheureusement, a été repris par des gens avec qui je ne partage pas grand-chose. Nos amis communs m'ont dit: «Tariq, ce doit être ton allié?». J'ai dit: «Oui, c'est mon allié. Mais mon allié, j'ai aussi le droit de lui dire la vérité quand je pense que ce que je pense est la vérité». Vous êtes une personnalité très écoutée, y compris en Afrique subsaharienne, et je m'en réjouis. Mais vous défendez très souvent la pluralité. Ma question, c'est comment ferions-nous, vous et moi et les autres, pour que cette pluralité soit une pluralité réelle, c'est-à-dire que le message religieux, le discours religieux, les échanges, ne partent pas seulement du monde arabe pour venir «islamiser» ou donner des leçons aux Africains? C'est-à-dire qu'on s'inscrive ensemble dans cette philosophie «du donner et du recevoir». C'est cela qui a été la pluralité.

Je vous rappelle Ahmadou Bamba de Tombouctou qui, exilé après la bataille de Tondibi, a fait une fatwa et était dans une dynamique de discussion avec tous les fuqahaa (docteurs de la loi islamique) de Marrakech. Il a été respecté dans ce qu'il produisait. Et, aujourd'hui, quand on parle de dissocier de la domination coloniale ou de l'impérialisme, c'est sûr, cela, je le partage.

Mais ce que je n'ai pas beaucoup aimé, c'est que l'autre impérialisme n'ait pas été critiqué comme il devrait l'être. Cet impérialisme-là, caché derrière un sentiment selon lequel on doit aider ces Africains à devenir de vrais musulmans, en ignorant que les Africains étaient musulmans depuis très longtemps. Il suffit, à cet égard, de rappeler Saint-Louis du Sénégal, aux 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> siècles, les Almoravides, etc.

Cet impérialisme donne, chez certains de nos amis africains, le sentiment qu'il y a, quelque part dans le monde arabe, des gens qui oeuvrent pour que notre civilisation -comme Tombouctou- soit détruite. Il ne faut pas donner l'impression que, en Afrique, on doit y aller.

Au contraire, dans la philosophie «du donner et du recevoir», le monde arabe aurait tout intérêt à venir s'inspirer de ce qui se passe en Afrique subsaharienne, où l'on a réussi quelque chose d'extraordinaire: il n'y a jamais eu de processus de conversion unilatérale. Chaque fois qu'un peuple se convertit à une religion, ce même peuple donne des éléments culturels à cette religion. C'est cela qui a fait l'universalité de l'islam.

Malheureusement, nous, nous apprenons du monde arabe plein de choses, mais je doute fort qu'à Al-Azhar, à la Zitouna, à Al Kharawiyyin, on apprenne Ahmadou Bamba ou El Hadji Malick, etc.

Ensuite, je voudrais poser deux questions brèves, s'il vous plaît. Je vous ai bien compris quand vous parlez d'«interprétation» et de «lecture d'adoration». Je ne suis pas pour une démocratisation à outrance dans le rapport interprétatif du texte, mais je suis aussi pour qu'on libère le texte des manipulations politiques et des contingences sociales. Ceux qu'on appelle «les gens qui ont droit à la parole ou à l'autorité»: ce choix-là a été subjectif; à nous de l'objectiver. Comment, par exemple, dans cette pensée-là, donner toute la référencialité à Hajjaj IBN YUSUF, dans une question où Abu Musa AL ACH'ARIY a été exclu? Je ne suis pas d'accord.

La dernière chose que je voulais vous dire, c'est à propos de l'approche du mot «huduud». Je ne suis pas d'accord avec votre traduction. «Huduud» ne veut pas dire «des punitions». Si l'on revient à l'arabe littéral simple, dans les dictionnaires comme «Lisaanul 'arab» et «Ibn Mansur», "hadd" signifie "limite".

Quand vous êtes très influent, on vous écoute. Alors, vous êtes en droit de dire aux autres musulmans que d'autres musulmans pensent que "hadd" ne veut pas dire "punition" ou "peine à appliquer", mais signifie aussi "la limite de la sanction qu'on peut infliger à un fautif". Ce sont là des précisions que vous devez parfois apporter. Et, parfois aussi, le fait de ne pas entrer dans cette historicité nous amène dans des situations où d'autres nous critiquent en disant que votre message est un message de pierre, etc.

Pour terminer, j'aime bien ce que vous dites, mais je ne suis pas d'accord lorsque vous n'arrivez pas, dans votre exposé, à différencier le projet politique qui est dans l'islam, à partir de Médine, à partir de 622, qui était une logique de construction d'Etat, différente du projet et du message spirituels et qui continue. Seulement une différenciation de ces deux projets pourrait nous aider.

Quelqu'un l'a fait, cela lui a coûté la vie: c'est Mahmoud TAHA, sous le régime de Nimeiry, au Soudan, et je pense qu'il faut que nous revenions à un point où l'on peut dissocier le message spirituel, qui peut être universel, et le projet politique.

Merci.

Tariq RAMADAN:

Je réponds à votre première question. A aucun moment, dans mon propos, je n'ai réduit la référence musulmane à deux camps. J'ai parlé des littéralistes. Mais cela ne veut absolument pas dire que de l'autre côté il n'y avait qu'un seul camp: des non-littéralistes et des réformateurs, ni hier, ni aujourd'hui. Si vous lisez les ouvrages que j'ai mis en évidence contre toute l'approche binaire, justement, qui dit: «Il y a les bons et les mauvais musulmans, les littéralistes et les réformistes», j'ai dit non.

Dans un livre que j'ai écrit en 1992, puis un autre en 1996, puis un en 2001, et dans la réforme radicale, j'ai mis en évidence le fait qu'il n'y avait pas moins de six ou sept courants diversifiés interprétatifs. C'est-à-dire qu'il y a le courant littéraliste, le courant traditionaliste de ceux qui suivent les écoles, un courant rationaliste, un courant soufi, un courant réformiste (en plus, il y a deux types de réformistes). Donc, de ce point de vue-là, je n'ai jamais réduit -ni même la troisième voie, dont vous parlez. Moi-même, je discuterais ceci en disant qu'on peut discuter parce que ces éléments de principe, on pouvait les trouver dans les différentes lectures. Donc, j'ai bien mis en évidence le fait qu'il y a beaucoup plus de mouvements que cela, et qu'on m'a demandé de m'occuper spécifiquement, aujourd'hui, du courant extrémiste, ou de ce qu'on peut dire du littéralisme et de l'extrémisme.

Hier, on parlait de l'islam politique, et Alain GRESH -il faut quand même lui rendre justice; il ne disait pas que ce sont des hypocrites- évoquait ce qu'ils ont dit avant les élections, c'est-à-dire qu'il faut se couper de toute l'économie capitaliste ou des institutions de Bretton Woods en arrivant au pouvoir; en arrivant au pouvoir, ils ne peuvent pas tenir ces mêmes positions. Mais cela, ce n'est pas de dire qu'ils sont des hypocrites.

De toute façon, qu'il le pense ou qu'il ne le pense pas, il a simplement analysé les faits, et c'est vrai que les islamistes dans l'opposition ont des voix et des positions qu'ils n'ont pas au pouvoir. Seulement, c'est tous les partis qui sont ainsi. Il l'a même dit sur les laïcs. Cependant, cela ne le justifie pas; il faut simplement comprendre que cela fait partie des réalités politiques, jusqu'à l'actuel président français: il a dit, avant le pouvoir, des choses qu'on est bien en peine de voir après, et c'est partout pareil. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut justifier et accepter cela. Il faut avoir une attitude critique par rapport à ça.

Pour la deuxième question concernant «votre propre réaction»: je vous reproche une chose, c'est d'avoir réagi -pardonnez-moi l'expression- «au nom de votre vérité» par laquelle vous avez réagi à mon propos. Mais vous avez, malheureusement, réagi à mon texte de façon un peu émotive, si je peux me permettre. Pour la simple et bonne raison que si vous analysez mon travail depuis maintenant 25 ans, franchement je suis le dernier à qui vous pouvez dire que j'arrive en Afrique occidentale avec les préjugés de l'Arabe. Cela n'a jamais existé; je fais le contraire.

Ce que j'ai dit aux Africains -vous pouvez en témoigner dans tous les pays africains-, c'est: Ne vous arabisez pas culturellement, restez des Africains, soyez fiers de ce que vous êtes, l'arabe est la langue du Coran, l'arabe n'est pas la culture des musulmans. Je l'ai dit partout, à tel point que, aujourd'hui, dans le centre que je dirige sur la législation islamique et l'éthique, je suis en train de déplacer le centre de gravité à partir de la seule langue arabe et de l'arabité culturelle en établissant le CIMEF. Mais le CIMEF (Colloque international des musulmans de l'espace francophone), qu'est-ce que c'est? A quoi sert-il, pour un Arabe prétentieux, de penser arriver en Afrique en disant aux Arabes: «Vous pourriez bien entendre ce qui se passe»? Mais pas simplement en Afrique; j'aimerais bien que les Arabes entendent ce qui se passe en Asie. Raison pour laquelle cette année, nous avons établi tout un réseau des musulmans en Chine, en Indonésie, en Malaisie, en Corée, aux Philippines. Je n'arrête pas de faire ce travail. Pour qu'on vienne me dire, sur la base d'un texte: «Il faudrait arrêter d'être un peu arabe», vous êtes un peu trop émotif, mais je n'ai jamais pris cette position-là. Vous ne pouvez pas me faire ça. Ça, ce n'est pas sympa. Emotivement, ce n'est pas sympa.

L'autre élément aussi -qui est vrai dans ce que vous dites-, c'est que, effectivement, toute la richesse de cet islam -que je n'ai pas peur d'appeler l'islam africain-, c'est qu'il est uni quant aux principes et africain quant à ses cultures. Je suis quelqu'un qui a enseigné pendant dix ans toute la référence qui m'amène du Mali, de cette dimension de Hampaté BÂ, de cette perception de l'Afrique profonde, avec tous les courants qui ont pu être de la tradition soufie comme de la tradition africaine qui s'est déterminée en tant que musulmane et qui ne doit surtout pas accepter le complexe d'infériorité.

Et ce complexe d'infériorité vient souvent des littéralistes qui viennent vous dire: «Il n'y a qu'une seule façon d'être musulman, c'est de l'être avec l'arabe et comme les Arabes». Alors, nous, nous leur répondons: «Nous le serons avec l'arabe, mais surtout pas comme les Arabes, parce que ce qu'ils montrent maintenant, ce n'est pas véritablement cela. Donc, nous ne voulons pas qu'on culturalise notre appartenance».

Troisième des éléments que vous avez mis en évidence: il faut qu'on soit extrêmement précis dans ce que l'on dit. Non, je n'ai pas dit qu'il y avait d'une part, une lecture d'adoration et d'autre part, le tafsir. Non, le tafsir, c'est quelque chose qui est à la portée des gens aussi. Non. J'ai parlé d'extraire les règles. Ça, c'est autre chose, ce doit être donné à des gens qui connaissent la chronologie des versets, sinon vous êtes mort. Par contre, le tafsir, la compréhension, c'est ouvert, dans mon esprit. Donc, je ne parlais pas du tafsir. Parce qu'il faut encore être extrêmement précis dans ce que l'on dit.

Autre élément: les «huduud». En arabe, et dans la tradition juridique musulmane, nous avons le mot générique et le mot spécialisé. Je vous donne un exemple: le «fikh», en arabe, veut dire la connaissance profonde. Le «fikh» spécialisé, cela veut dire la loi et la jurisprudence. Quand vous parlez en tant que musulman spécialisé dans un domaine, si vous dites le «fikh», personne ne le prend au sens de la connaissance profonde, on comprend plutôt la loi et la jurisprudence. La même chose avec les «huduud».

Le mot «huduud» veut dire les limites. Dans le travail spécialisé du rapport avec la législation, «huduud» veut dire le code pénal. Donc, après, on peut dire: «Ah non, ça ne veut pas dire le code pénal». Mais ça veut dire le code pénal au sens normatif et spécialisé. C'est cela que je suis en train

de mette en cause. Je mets en cause non pas simplement la terminologie, mais il est plus important pour moi de mettre en cause l'application d'une mauvaise compréhension de cette terminologie. Donc, dire «la limite» pour ouvrir, cela ne va pas résoudre le problème.

J'aurais dû vous dire une chose: j'ai annoncé un moratoire, où je me suis fait mal recevoir en Occident. Et qu'est-ce que j'ai ramassé dans le monde musulman! Je ne suis pas encore retourné en Arabie saoudite depuis lors. Jamais je n'ai pu rentrer. La moitié des organisations musulmanes anglaises m'ont interdit de parole; et, en Afrique: «Il a perdu le nord; il a perdu la qibla». Parce qu'ils ne savaient même pas ce que j'étais en train de dire.

Pour moi, il n'a jamais été question de suspendre les hudud, en l'occurrence, au terme générique: la peine de mort, les châtements corporels et la lapidation. Non pas contre l'islam, mais au nom des textes musulmans disant: «L'application littérale de ces hudud est anti-islamique parce qu'elle ne permet pas le principe fondamental de justice; on ne s'en prend qu'aux femmes et aux pauvres». On arrête et on ouvre un débat. Et on m'a dit: «Tariq RAMADAN kafir murtadid» (Tariq RAMADAN, mécréant, apostat). Donc, à partir d'un certain moment, je peux bien venir leur dire: «Mais non, hudud veut dire limites». On dit encore: «Kafir». Alors, il faut bien l'admettre. Vous ne pouvez pas dire que vous parlez à partir de la terminologie normative; après, on peut aussi vous dire: «C'est vrai; hudud ne signifie pas ça au départ». Mais il y a quand même un emploi spécialisé.

Maintenant, dans ce que vous avez mis en évidence, je ne suis pas du tout d'accord avec vous sur un point. Je suis désolé, mais là, on peut avoir un débat de fond. Le message orientaliste a dit souvent -et souvent je l'ai mis sur .... chrétiens quand ils ..... en Afrique:

«Vous savez quoi? L'islam, c'est deux moments: il y a le moment de la Mecque, où les musulmans étaient spirituels, et il y a le moment de Médine, où les musulmans sont devenus politiques». Donc, on distingue le message politique du message spirituel.

Or, ma crainte est celle-ci: toute personne qui s'engage en politique et qui a perdu l'essence spirituelle du message peut devenir un politicien sans éthique et faire la politique comme les autres. Je ne veux absolument sortir quoi que ce soit de l'islam de son message spirituel. Je veux mettre le spirituel au centre de la dynamique. C'est-à-dire pouvoir questionner les incompétences politiques au nom du spirituel. Parce que les orientalistes nous ont dit: «Le prophète de l'islam est devenu un chef de guerre dans la deuxième partie de sa vie; donc c'est l'islam de guerre ». Alors, je dis: «Attention: à aucun moment, l'expérience de Médine n'a participé à un déficit de la spiritualité des gens de Médine. Jamais». Ils disent: «Vous, vous dites jamais. Mais on est bien d'accord qu'il faut donc l'inscrire aussi dans le discours politique».

Un des grands problèmes que j'ai avec beaucoup de ceux qui sont de l'islam politique, c'est l'absence d'une référence spirituelle. Et qu'est-ce que cela donne?

Vous avez l'islam politique d'un côté, le soufisme de l'autre, le spirituel par ailleurs; et l'on est ainsi dans une démarche complètement désarticulée et qui n'a pas de sens.